

Questions de communication

32 | 2017 :

Environnement, savoirs, société

Notes de lecture

Histoire, sociétés

Philippe COMBESSIE, dir., *Corps en péril, corps miroir. Approches socio-anthropologiques*

Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. Le social et le politique, 2017, 150 pages

STÉPHANE HÉAS

p. 401-403

Référence(s) :

Philippe COMBESSIE, dir., *Corps en péril, corps miroir. Approches socio-anthropologiques*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. Le social et le politique, 2017, 150 pages

Texte intégral

- 1 Cet ouvrage collectif rassemble dix auteurs pour neuf contributions. Comme une partie du titre l'indique, il vise à interroger le rapport au corps de chacun « saisi dans des injonctions souvent contradictoires : individualisation croissante d'un côté, tendance à l'uniformisation de l'autre » (quatrième de couverture). Il s'agit en somme d'une réflexion sur le corps miroir de nos (conditions de) vies actuelles. À partir de terrains variés, une question transversale sourd articulante l'autre partie du titre, la place contemporaine du péril corporel : « Est-on jamais vraiment préparé à découvrir les souffrances humaines ? » (p. 37). Cette entame est généreuse et même courageuse tant le contexte contemporain semble envahi de douleurs, de souffrances, de carnages, voire de scandales sanitaires. À quelles situations les socio-anthropologues se confrontent-ils/elles ?
- 2 Philippe Combessie (pp. 9-20) introduit le propos à partir de la référence maussienne des techniques du corps, et notamment de l'apprentissage de la nage par un plongeon brutal dans le « bain », allégorie ici de la confrontation des sciences sociales à des corps, et plus largement à des vies humaines en péril. Car les terrains investigués concernent des « situations le plus souvent perçues comme délicates, inconfortables ou pénibles » (p. 20) : handicap, maladie, mort. Philippe Combessie rappelle l'intérêt de questionner d'une manière socio-anthropologique le corps, et le développement même de cette problématique ces dernières décennies même si elle se conduit à la marge de nombreuses disciplines et a provoqué des confrontations entre approches théoriques, voire entre chercheur.e.s.
- 3 Lucie Nayak (pp. 21-38) présente une typologie des sexualités de personnes en situation de handicap mental vivant en institution spécialisée. Au-delà des représentations stigmatisantes de personnes asexuées *vs.* à la sexualité débridée, l'auteure en s'appuyant largement sur Robert K. Merton indique leurs manières de s'adapter à l'injonction de la « santé sexuelle », prônée sur les terrains (48 entretiens réalisés en France et en Suisse, plus des entretiens avec des parents, des éducateurs, des assistants sexuels). Pour un tiers, la « sexualité écartée » (p. 23) renvoie à un abandon des injonctions, en raison d'une vie en institution qui a largement bridé la sexualité jusqu'à peu. Ce repli sur soi est vécu comme un échec par les encadrants, soucieux de se conformer au projet d'établissement. La « sexualité conformiste normalisante » valide pour la moitié des personnes l'installation dans le cadre institutionnel au sens goffmanien : les personnes vivent/jouent au couple. La « sexualité revendicative », elle, reste minoritaire ; le papillonnage sexuel de ces « rebelles » mertonniens est stigmatisé *intra-muros*. Une frange adopte une « sexualité alternative », parfois avec des accents poétiques et imaginatifs intéressants (« faire l'amour » revient pour un couple à s'enrubanner de foulards sans même un toucher de peau à peau). Cette innovation n'est pas pensée comme telle mais plutôt comme un indicateur supplémentaire de handicap... preuve que le cadre institutionnel conforme, voire déforme les regards sur ces comportements. Le déterminisme institutionnel agit à plein et « conditionne les modalités de leur vie sexuelle » (p. 34)... tout en omettant l'histoire même des personnes qui pour certaines ont été abusées, par conséquent ont de bonnes raisons de résister à l'injonction des pratiques sexuelles.
- 4 Catherine Deschamps (pp. 39-54), elle, analyse les angles morts de la prévention des risques de conversion sérologique au virus de l'immunodéficience humaine (VIH), ou bien des risques routiers qui lui servent de point d'appui. Elle observe une sous-évaluation des transmissions de virus pour les soignants et des formes d'omerta de la part des bénévoles ou salariés séropositifs des associations de lutte contre le sida. Ces méconnaissances et « secrets partagés » participent à la dynamique et complexifient les usages et les représentations mêmes des sexualités préconisées et exprimées, *a fortiori* préconisables et exprimables. Si la fellation sans préservatif est questionnée et parfois évoquée, ce n'est pas le cas du cunnilingus par exemple. Les conséquences de ces actes sexuels gagneraient à être prévenues par des messages diversifiés : la mort dont le spectre s'évanouit n'est pas le seul horizon, par contre les incapacités, les entraves, les effets secondaires des traitements gagneraient à être davantage soulignés.
- 5 « Se protéger mais de quoi ? » est aussi en jeu dans le cas de l'*escorting* masculin *via* internet, objet de Vicent Rubio (pp. 55-70). L'invisibilisation urbaine de la prostitution ces dernières années est en lien avec le nouveau cadre légal et policier, mais aussi avec l'usage internet pour se contacter, « se choisir » et... « conclure » pour reprendre une expression humoristique en France. Les *escorts* masculins (n=36) sont intégrés socialement. Avec une mise à distance de la prostitution de rue, tout se passe comme s'ils mettaient en place un cadre permettant de choisir leurs clients ou d'avoir le sentiment de le faire. Les prises de rendez-vous sont l'objet d'une temporalité et d'une attention réduisant les mauvaises rencontres/surprises. Ils veulent au maximum écarter la mise à disposition de leur corps, et désirent rester les maîtres de ce jeu sexuel tarifé. La douche avant et après la passe et l'usage systématique du préservatif sont censés purifier (de) ces relations sexuelles. Le « *social time* » qui consiste à discuter avec le client « présenté comme un souci de l'autre [...] apparaît tout autant [...] comme un souci de soi, celui de l'*escort* » (p. 69).
- 6 Clément Méric (pp. 71-88) s'attelle à comprendre l'impact du cancer testiculaire sur la sexualité et le genre masculin (n=34). Les modifications de la sexualité, notamment de l'éjaculation, à la suite des traitements, voire de l'ablation des testicules, sont scrutées. Ne plus éjaculer de la même manière, ne plus avoir de testicules, impactent différemment les personnes suivant leur âge, leur statut conjugal et parental. Les stratégies de dissimulation sont légion : taire le traitement, voire l'opération, attribuer la cicatrice à une autre intervention chirurgicale, etc. La fonction vitale est le plus souvent atteinte, parfois concrètement dans le corps réduit, toujours symboliquement à l'encontre des « bijoux de famille » atteints, souvent extraits...
- 7 Être soigné lorsque son activité professionnelle est justement le soin est l'objet d'étude d'Anne Vega et Guillaume Coindard (pp. 89-100). Ce terrain convoque la question actuelle de la parole, écoutée ou non, « des "patients experts" au sein d'une "démocratie sanitaire" » (p. 90). Les doléances des patients (soignants professionnels) concernent sans surprise « la segmentation de l'information et de la prise en charge » (p. 92). Le travail médical collectif en dehors des prés carrés spécialisés n'est pas si courant. Il n'est pas dans les textes, ni dans les formations médicales, comment le serait-il dans les pratiques soignantes par la suite ? Sociologiquement, les patients-soignants du corpus (n=50) ne revendiquent jamais la position de patient-expert. Le poids de la structure hospitalière se retrouve dans les soins de jour et/ou ambulatoires : « On attend toujours du patient qu'il se comporte comme lors d'une hospitalisation classique, *i.e.* qu'il soit disponible et se plie à l'organisation » (p. 95). Les patients demeurent des acteurs secondaires, des « intermittents du système de soin » pour reprendre l'heureuse expression d'Isabelle Baszanger.
- 8 Pour sa part, Guillaume Brie (pp. 101-116) précise comment le capital culturel des pédophiles intervient dans leurs expériences de prise en charge médicale. Écouter des émissions sur des chaînes de radio comme France Culture – *La tête au carré. Des papous dans la tête (sic)* – devient l'indicateur ciblé des vies pédophiles conduisant à un schéma distinguant quatre types de coopération ou non au traitement. Les rapports au soin sont, là aussi, socialement différenciés. L'adoption du rôle du malade, premier type, incarne la condamnation : la piqure d'anti-androgène le confirme chaque mois. Le second rassemble les pédophiles qui adhèrent au travail introspectif du suivi psychiatrique ou psychologique où il s'agit de « dire et se dire "qui" on est » (p. 108). La résignation apprise de la responsabilité individuelle est le type le plus délicat à interpréter – selon nous – dans la mesure où l'auteur y adjoint aussi la notion de fatalité. Difficile de se sentir responsable si les actes relèvent d'un *fatum*... Enfin, les pédophiles les plus « armés » culturellement ou bien en termes de diplômes adoptent un discours (si ce n'est des actes) de résistance à la condamnation, et pour tout dire à l'ordre moral contemporain. L'éloquence et ces compétences rédactionnelles sont perçues largement comme dangereuses et mobilisent le spectre du condamné manipulateur.
- 9 Le poids sur la balance est scruté comme élément significatif de la réclusion pénitentiaire par Lara Mahi (pp. 117-130). Ce micro-comportement convoque une nouvelle version de *Surveiller et punir*, rien moins. Cette mesure du poids par le détenu devient une activité symbolique forte. Elle permet au détenu de mesurer l'impact en quelque sorte de sa peine carcérale sur lui-même. Prendre du poids ou en perdre scande le séjour. Les recettes pour limiter la prise de poids ou au contraire l'augmenter circulent à coup de « vitamines », de « Yop » (p. 128)... pour en rester aux produits licites seulement évoqués dans ce chapitre. Les discours santéistes traversent les murs des prisons et y sont mobilisés d'une manière spécifique tout en révélant le temps carcéral vécu, plus ou moins bien, à même la masse du corps des détenus.
- 10 Le dernier chapitre ethnographie les stratégies étudiantes pour gérer le risque de dépersonnalisation lors des travaux pratiques d'anatomie. Julien Bernard (pp. 131-146) mobilise Norbert Elias et sa grille de l'engagement et de la distanciation pour mieux comprendre ce qui se joue face aux cadavres donnés à la science médicale. Cette étape de socialisation professionnelle articule « abstraction et ritualisme ». Le contact direct aux corps morts est modulé par l'anonymisation des cadavres, le respect qui leur est dû. Ce processus de dépersonnalisation reste inachevé et sans doute inachevable. Un étudiant précise l'intérêt du « champ sur la tête » : « Si tu vois la tête, ça reste une personne, alors que là tu dépersonnifies » (*dixit*). La réification du cadavre est valorisée par les enseignants soulignant l'intérêt de « considérer le corps comme un livre d'anatomie en 3D ». À l'ère des bases de données internetiques le don du corps à la science doit être valorisé pour légitimer le découpage néophyte des cadavres. Cette action de découpe anatomique est ainsi « collectivement pensée et régulée » pour amortir le choc de ce corps miroir en péril...
- 11 L'ouvrage offre une collection d'analyses de terrains intéressants. Les auteurs mobilisés sont des plus classiques (Robert K. Merton, Michel Foucault, Mary Douglas, Erving Goffman, David Le Breton, Jean-Claude Kaufmann). Cet éventail n'est pas si courant, et indique sous des contours fortement déterministes, une volonté complémentariste, voire œcuménique... hier encore largement décriée. Il permet de mesurer les enjeux de (re)connaissance, de désirabilité, de pouvoir, etc., autour des êtres humains dans leurs relations les plus charnelles, les plus confondantes finalement.

Pour citer cet article

Référence papier

Stéphane Héas, « Philippe COMBESSIE, dir., *Corps en péril, corps miroir. Approches socio-anthropologiques* », *Questions de communication*, 32 | 2017, 401-403.

Référence électronique

Stéphane Héas, « Philippe COMBESSIE, dir., *Corps en péril, corps miroir. Approches socio-anthropologiques* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 03 septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11644>

Auteur

Stéphane Héas

VIPS2, Crape, université Rennes 2, F-35000

stephane.heas[at]univ-rennes2.fr

Articles du même auteur

Stéphanie KUNERT, *Publicité, Genre et Stéréotypes* [Texte intégral]
Fontenay-le-Comte, Lussaud, coll. L'Impensé contemporain, 2013, 197 pages
Paru dans *Questions de communication*, 27 | 2015

Sports et publicités [Texte intégral]
Une communication hygiénique pour une société stéril(isé)e ?
Paru dans *Questions de communication*, 7 | 2005

Droits d'auteur

Tous droits réservés